

ÉMILIE HOUSSA

La nuit
passera
quand même



DENOËL

La nuit passera quand même

Émilie Houssa

La nuit passera
quand même

roman

DENOËL

Couverture : Esther Pailhou - Studio Denoël
Illustration : Cy Twombly - Miramare by the sea
© *Fondazione Nicola Del Roscio,*
Courtesy Archives Fondazione Nicola Del Roscio

© *Éditions Denoël, 2018*

*À Orianne, Antoine
et notre amour du cinéma*

Dans le film Victor Victoria, que Blake Edwards sort en 1982, il y a un personnage de garde du corps. On ne sait pas trop pourquoi. L'homme qu'il est censé protéger fait trois fois sa taille et semble aimer la bagarre. Le garde du corps n'est perçu que par bribes : il entre en premier dans les pièces et ne s'assoit jamais à la table principale. Il révèle son homosexualité en croyant que son patron est homosexuel. Il se retrouve enfermé sur un balcon sous la neige parce que son patron n'est pas homosexuel. Ce personnage garde les corps des autres mais ne sait pas se garder lui-même. On meurt si facilement des autres. Il aurait pu mourir de froid sur ce balcon, ce ne sera pas le cas, la nuit passera quand même.

Si l'on suit Blake Edwards, le garde du corps a dû naître à la fin du XIX^e siècle aux États-Unis, pas loin de Chicago. Dans le générique du film, il est désigné sous le nom « Squash », « Squash » Bernstein, comme ça : entre guillemets. Peut-être qu'en fait « Squash » s'appelle Melchior ou Balthazar. Seulement, si l'on suit Blake Edwards, « Squash » n'a pas beaucoup de consistance : il est l'ombre de son patron. Alors inventons.

Retirons les guillemets à son prénom, ajoutons-lui un t. « Squash » devient Squatsh Bernstein.

Squatsh Bernstein n'existe pas, même au fin fond de la fiction de Victor Victoria, et là commence sa vie possible. Pourquoi, en effet, ne pas imaginer ce qu'auraient pu être les quarante premières années de Squatsh Bernstein pour qu'il arrive à ce balcon ? Le « pourquoi pas » est fabuleux. Pourquoi ne pas dire, par exemple, que Squatsh Bernstein n'est pas américain mais français, même parisien, et qu'il naît, tiens, en 1942, ce qui, à tout prendre, n'est pas une bonne idée...

Dans ses moments de grande détresse, Squatsh Bernstein s'enfermait dans les toilettes du palier que sa famille partageait avec les Durant. Les Durant avaient bien tenté de récupérer l'appartement de ses parents pendant la guerre, mais à la Libération ils avaient été invités à restituer le bien aux Bernstein, retrouvant ainsi les joies communautaires incombant à la vie du troisième étage de cet immeuble parisien.

Un ballet s'était mis en place : chaque fois que Squatsh allait aux toilettes, M. Durant passait la tête dans l'embrasure de son entrée. Quelques minutes plus tard, il commençait à grogner en faisant les cent pas sur le palier. Quelques minutes après, il frappait à la porte. Au bout de dix minutes, il sonnait chez les Bernstein en hurlant contre leur manque d'éducation. Simon, le père de Squatsh, surgissait de l'appartement, criait à Squatsh de libérer les lieux et calmait M. Durant. Squatsh sortait en se tenant le ventre pour plus de crédibilité, mais, en voyant son fils ainsi, Martha déboulait à son tour sur le palier en vociférant

contre M. Durant qui, selon elle, constipait tout le monde. Ce brouhaha occasionnait la venue de Mme Alama, la voisine du quatrième, qui tentait de comprendre puis de régler le problème.

L'ensemble finissait par des portes qui claquent et des pruneaux d'Agen dans de l'eau que Squatsh devait engloutir avant d'aller au lit.

Malgré toutes ces complications, Squatsh continuait de choisir les toilettes pour se recueillir car il ne pouvait penser que seul et enfermé.

À la mort de Marie-Josée, Squatsh eut besoin de réfléchir de plus en plus régulièrement.

Marie-Josée était morte d'être tombée enceinte. Elle avait attrapé ça en 1947 alors que Squatsh et sa famille avaient, depuis deux ans, regagné leur appartement. Plus précisément : Martha, Simon et Ludovic, le frère de Squatsh, retrouvaient leur vie parisienne et Squatsh la découvrait.

Squatsh était né dans la ferme de Marie-Josée, le 10 mai 1942.

À sa naissance, la famille de Squatsh vivait dans une pièce dans laquelle on entrait par un placard sans fond. La pièce n'avait pas de fenêtre et pour meubles deux lits et quatre valises. Elle sentait le bois humide. De cette pièce cachée d'une ferme normande, Squatsh ne garda que l'odeur. Les images dont il se souvient, de ces trois premières années, sont celles de la cuisine et de Marie-Josée. Il l'écoutait parler alors qu'elle s'activait dans la pièce. Elle lui racontait

son histoire. Squatsh ne comprenait pas tous les mots, mais il aimait sa voix et son attente. Marie-Josée attendait son mari. Elle s'était mariée avec Fernand trois jours avant la mobilisation générale de 1939. Fernand, parti au front, ne revint pas, mais entre 1942 et 1945 elle espérait encore. Elle espérait en malaxant le beurre, parce que le beurre ne connaît pas le temps des hommes. La guerre finie, l'espoir dura près de deux ans jusqu'en 1946, à la toute fin de l'année. Le 28 décembre exactement, à 10 h 37, alors que d'autres fêtaient les quarante-huit ans du cinématographe, le facteur entra dans la ferme près de Vattetot-sous-Beaumont pour apporter l'avis de décès de Fernand.

Le mariage de Marie-Josée avait duré trois jours. Elle fut veuve à vingt-quatre ans.

En cette fin 1946, Squatsh avait, de son côté, presque cinq ans et l'âge de comprendre ce que racontaient ses parents, commentant la nouvelle, attablés dans le salon/salle à manger de Belleville, autour d'une toile cirée beige avec de fines rayures bleues formant des carreaux. Les carreaux, expliquait à loisir Martha Bernstein, c'était bien plus élégant que les fleurs pour les toiles cirées. Et, en 1946, Martha s'y connaissait en toile cirée puisque son mari et elle avaient décidé, depuis peu, de rouvrir leur boutique La Vie moderne, qui vendait du tissu au mètre et dont une des grandes spécialités était la toile cirée. C'était leur produit phare, leur produit révolutionnaire. La boutique se situait au 393, rue des Pyrénées, non loin de la fourche avec la rue de Belleville, un emplacement de rêve car depuis

le 28 avril 1935 une station de métropolitain trônait au-dessus de la pente.

À la suite de nombreuses conversations de ses parents surprises sous la toile cirée, Squatsh se jura deux choses essentielles en termes d'élégance et d'attente : ne jamais espérer quelqu'un qui part à la guerre, ou ailleurs, et surtout ne jamais porter d'imprimé fleuri.

Ces deux prises de position sans compromis, il les devait plus ou moins indirectement à Marie-Josée, cette amie forte et seule qu'il avait trouvée si belle dans ses blouses grises ou bleues, jamais à fleurs. De Belleville, il se la représentait souvent dans sa cuisine de bois et de pierre, près de la fenêtre laissant passer la lumière laiteuse de ce ciel normand qui donne aux êtres la ligne hésitante d'un nuage bas ou d'un souvenir.

Lorsque les Bernstein étaient retournés à Paris, elle était devenue la parente éloignée dont on parle à tous les repas et qui manque à chaque occasion triste ou joyeuse. Elle les avait sauvés et ils l'avaient aidée dans la solitude de l'attente. Ils étaient absolument liés.

En septembre 1945, quand les Bernstein avaient décidé de rentrer à Paris, ils lui avaient proposé de les suivre. Marie-Josée aurait pu travailler avec eux et commencer des cours de couture comme elle le souhaitait. Sa ferme avait été saccagée durant le débarquement. Il ne restait plus grand-chose, elle pourrait reprendre plus tard, avec Fernand, s'il revenait.

Marie-Josée avait accepté. On se prépara au grand départ, mais au moment de s'en aller elle s'était effondrée. Cette ferme, c'était ce qui lui restait de Fernand et la possibilité chaque jour de le voir arriver. Elle ne pouvait pas partir.

Les Bernstein insistèrent, ils ne voulaient pas abandonner Marie-Josée, mais ils savaient qu'il n'y avait rien à faire : on ne lutte pas contre l'espoir. Ils restèrent quelques semaines encore puis ce fut le retour à Paris à pied, en carriole et en train avec la promesse de se revoir.

Marie-Josée tint parole et elle vint, deux fois, à Belleville admirer les toiles cirées élégantes de Martha Bernstein. La seconde fois, nous étions en juin 1947, elle annonça aux Bernstein qu'elle était enceinte. On fit la fête sans poser de questions : Marie-Josée ne s'était pas remariée, elle ne parla pas du père. La vie, c'était tout ce qui comptait. Et la vie était là : la ferme redémarrait, son frère, rentré d'un camp de prisonniers en Allemagne, était venu l'aider.

Elle s'en retourna début juillet à vélo avec mille recommandations de Martha et la perspective de retrouvailles prochaines : à Noël.

Les Bernstein avaient résolu de venir passer la toute fin d'année avec Marie-Josée pour l'aider lors de l'accouchement et des premiers moments. Tout était arrangé, Squatsh serait laissé quelques jours chez la voisine du quatrième étage, le temps que Simon fasse l'aller-retour. Martha s'occuperait de Marie-Josée et Ludovic aiderait à la ferme.

Squatsh fut ainsi, à presque six ans, confronté à la

première injustice qui lui était faite : simplement parce qu'on le déclarait trop jeune, il ne pourrait pas revoir la ferme et surtout Marie-Josée.

Il se savait plus essentiel que quiconque pour elle, il l'avait vu dans ses yeux, mais ça évidemment personne d'autre ne pouvait comprendre : il fallait être lui, il fallait être elle. Il protesta, tempêta, pleura, rien n'y fit. Il s'enferma d'abord dans les toilettes, puis dans un silence et une tristesse ostentatoire mais il sentait bien que ces armes étaient pauvres face aux décisions de ses parents.

Ne sachant plus contre qui pleurer, Squatsh s'en prit à Marie-Josée : pourquoi ne réagissait-elle pas, puisque enfin elle savait, elle, qu'il fallait qu'il soit là? Elle aurait dû le préciser dans ses lettres.

Quelques jours avant le départ annoncé, réduit au désespoir, il sortit de son silence pour crier que puisqu'il ne pouvait pas retrouver Marie-Josée, eh bien personne ne le ferait, que c'était fini, que plus jamais ils ne devaient revoir Marie-Josée. Martha lui souligna son égoïsme et Simon lui évoqua les prochaines rencontres où tout le monde serait là. Squatsh resta inébranlable : il ne voulait plus jamais voir Marie-Josée.

Le lendemain, le facteur apporta un télégramme annonçant que le vœu de Squatsh avait été exaucé : Marie-Josée était morte en couches la veille.

Squatsh se jura une troisième chose essentielle : ne plus jamais laisser qui que ce soit tomber enceinte.

Squatsh, à six ans, commençait donc à accumuler certains principes. Et c'est avec ces idées qu'on devient chevalier, prince charmant ou garde du corps quand on n'a pas de cheval. Il suffit juste d'une cause.

Cette cause arriva un matin froid de l'hiver 1948 sur la toile cirée du salon/salle à manger. Squatsh et son frère buvaient leur chicorée en y trempant leurs tartines de beurre salé quand Martha et Simon Bernstein entrèrent dans la pièce, sourires ténus, ils regardèrent leurs deux enfants barboter dans leur substitut de café. Squatsh sentit tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond. Son frère ne remarqua rien, mais il regardait se décomposer un bout de tartine au fond du bol et on ne peut pas tout faire. Ses parents se tenaient la main, se balançant d'une jambe à l'autre, pas toujours en rythme, pas toujours ensemble, ce qui provoquait des bousclements.

— Voilà, commença Simon — cela ne présageait vraiment rien de bon —, voilà, continua-t-il, votre mère et moi avons quelque chose à vous dire...

— ... quelque chose de joyeux, enchaîna Martha.

— Quelque chose de joyeux, répéta Simon, un événement qui nous remplit de joie et qui devra, à vous aussi, vous faire plaisir.

« Merde, on déménage », pensa Squatsh.

Pour montrer son énervement Squatsh posa avec violence sa tartine sur la toile cirée élégante et croisa les bras. Comme son frère ne disait rien – il tentait maintenant le sauvetage de sa tartine avec une petite cuillère –, Squatsh ouvrit la bouche pour parler directement à son père. Sa mère l'arrêta net en déclarant d'un souffle qu'elle était enceinte et qu'il fallait être content. « C'est la vie », conclut-elle. « C'est la vie », acquiesça Simon. « Merde », se dit de nouveau Squatsh.

Il s'était juré de faire attention à ne plus laisser personne tomber enceinte. Il avait surtout été attentif à son frère qui avait le don de se mettre dans des situations pas possibles, mais il n'avait pas du tout pensé à sa mère, qui lui avait toujours semblé la plus forte de tous. « Merde », lança-t-il en se levant. Ses parents se figèrent, son frère leva la tête du bol. « Merde », répéta-t-il en jetant sa serviette sur la table. Une gifle s'abattit sur sa joue gauche, lui projetant la tête en arrière. Martha resta figée dans son élan. Sa main encore levée tout près du visage de son fils suivait les soubresauts de sa respiration.

— Bon, dit Simon en tapotant ses mains l'une contre l'autre, on reparle de tout ça ce soir, vous allez être en retard pour l'école.

— J'y vais pas, cria Squatsh.

Et il courut s'enfermer dans les toilettes.

Squatsh avait besoin de temps et de solitude afin de comprendre la situation et d'échafauder un plan pour sauver sa mère de la mort certaine qui l'attendait. L'affaire était sérieuse. Cette fois-ci, il ne sortit pas à la demande de ses parents venus calmer M. Durant. Cependant, la voix tonitruante du voisin mécontent et les coups de plus en plus soutenus de son père contre la porte rendaient la concentration difficile. Squatsh n'arrivait qu'à la conclusion déjà énoncée plus haut : « merde », ce qui, en somme, en ces lieux, convenait. Mais Squatsh, ne trouvant aucune satisfaction dans cette métonymie, se proposait de rester le temps nécessaire en se bouchant les oreilles, quand la porte des toilettes céda sous le poids de M. Durant qui venait de se ruer dessus.

Il y eut un silence devant l'image de Squatsh debout sur la cuvette, pantalon boutonné, front contre le tuyau de la chasse d'eau et mains sur les oreilles. Il était maintenant évident qu'il n'utilisait pas les toilettes comme tout le monde. Devant l'incrédulité générale, Squatsh serait presque passé à côté d'une autre volée de gifles si Martha n'avait demandé à Simon de réagir.

Ce matin-là, Squatsh partit donc pour l'école les joues en feu et la tête pleine du danger imminent que courait sa mère.

Il n'en resta pas là. Comme il n'avait pas bien compris où résidait le problème – sa mère ne semblait pas plus mal que d'habitude –, il décida de la suivre pas à pas pour

veiller sur elle. Il se mit également à la devancer chaque fois qu'elle pénétrait dans un lieu pour vérifier que rien ne lui tombe dessus. Squatsh se persuada assez vite que ce qui devait susciter le plus grand danger était principalement les lieux où l'on pouvait trébucher. Il est bien connu qu'on « tombe » enceinte, comme sur un os. Il faisait donc très attention aux escaliers et à toute action qui impliquait de monter sur un support.

La nuit, Squatsh était tranquille, il savait qu'au moindre mouvement de sa mère il pouvait être réveillé, compte tenu de l'exiguïté de leur appartement. Pendant qu'il était à l'école, il avait demandé à son père de veiller sur elle pour lui. Simon Bernstein, d'un naturel conciliant, avait accepté cette tâche. Tous les soirs, Squatsh et Simon tenaient donc conseil, au-dessus de la toile cirée et des cahiers d'écoliers, afin de retracer la journée de Martha et de s'assurer qu'elle n'était tombée nulle part.

Dans l'ensemble, les Bernstein réintégraient leur vie et, n'eût été Martha, qui commençait à gonfler étrangement, tout allait pour le mieux.

Les deux frères se virent même dotés d'une magnifique petite sœur, qu'ils reçurent un soir d'avril en rentrant de l'école et qu'on nomma Marie pour plus de sécurité. Martha resta quelque temps à la maison pour accueillir l'enfant qui ne pouvait décidément rien faire toute seule. Squatsh relâcha quelque peu sa vigilance.

Au bout de cinq mois, sa mère trouva un arrangement avec la voisine du quatrième étage pour garder la petite et